



*Le visage de la mère s'irradia de
bonheur.*

(page 1053).

C. I.

LIVRAISON 141.

Elle ne serait heureuse que lorsqu'elle serait réunie à Fritz Luders...

Elle ne croyait pas du tout à ce que son père lui avait dit et elle était sûre que son Fritz lui avait toujours été fidèle, malgré son éloignement ; elle était sûre aussi qu'il attendait avec anxiété le jour en lequel il serait libéré pour pouvoir revenir auprès d'elle. Pour lui, il n'existait d'autre femme qu'elle et ses lettres pleines d'amour et de nostalgie dans lesquelles il la suppliait de lui rester fidèle suffisaient à la rassurer.

Ces lettres lui étaient dictées par son cœur ; elles ne pouvaient mentir ; il l'aimait et elle avait en lui une confiance absolue...

Depuis l'instant où elle avait reçu sa lettre, elle avait senti la nécessité de le secourir à tout prix, en surmontant tous les obstacles.

Elle allait, seule, dans la nuit obscure et elle invoquait son amour pour vaincre ses terreurs ; elle sursautait au moindre bruit, elle regardait autour d'elle en tremblant de tous ses membres ; c'était la première fois qu'elle sortait ainsi seule, dans la nuit, abandonnée à soi-même... Mais... était-elle seule ?

Elle sourit et sa main se posa avec reconnaissance sur la tête du Saint-Bernard qui marchait à ses côtés ; elle caressa doucement le long poil du brave animal.

— Non, je ne suis pas seule Karo, puisque tu m'accompagnes, murmura-t-elle, et avec un garde du corps, comme toi, je ne dois pas avoir peur.

On aurait dit que l'intelligent animal avait compris les paroles de la jeune fille ; il se mit à aboyer doucement, en léchant la main de sa maîtresse et en frottant sa grosse tête contre ses flancs.

Il semblait à Leni que le chemin fut excessivement long et que le but s'éloignât de plus en plus ; il lui fallait faire un gros effort pour rester calme.

Malgré tout son amour pour Fritz Luders et la nostalgie de son cœur qui ne rêvait qu'au jour auquel elle serait enfin réunie à lui, elle se sentait torturée par mille doutes et inquiétudes.

Réussirait-elle ? La femme du capitaine Dreyfus lui donnerait-elle vraiment la somme nécessaire ? Leni ne voulait pas en douter, car elle pensait que, seulement la foi absolue la sécurité de son cœur, lui donneraient le courage nécessaire pour lutter et influenceraient sans doute le destin en le forçant à ne pas lui refuser la joie désirée.

Mais que deviendrait-elle si elle ne réussissait pas ?

En fuyant la maison paternelle, elle avait rompu les liens qui l'attachaient à sa famille et jamais elle ne pourrait revenir, car son père ne lui pardonnerait pas...

Elle était maintenant seule au monde !

Mais elle ne devait pas penser à cela.. elle ne devait pas nourrir des pensées qui la faisaient trembler et vaciller dans ses résolutions.

Finalement Leni atteignit le village et se dirigea aussitôt à la gare ; elle entra dans la salle d'attente, s'assit dans un angle et tira sur ses yeux le fichu qui lui couvrait la tête, afin de ne pas risquer d'être reconnue.....

Quelques personnes seulement devaient partir par le premier train du matin ; malgré cela Leni Roeder éveilla la curiosité de ces rares voyageurs, comme cela arrive toujours dans les petites gares lorsqu'arrive quelque inconnu...

Leni, sous les regards investigateurs de ses compagnons de voyage se sentait embarrassée ; elle avait passé son bras autour du cou du chien et, baissant la tête, elle murmurait à l'oreille de l'intelligent animal :

— Maintenant, Karo, tu dois être raisonnable et tu dois rentrer à la maison. Tu ne peux pas rester avec moi, parce que je dois aller loin, très loin et qu'il n'est pas

possible que tu m'accompagnes.

Le chien regardait la jeune fille de ses yeux intelligents et il continuait à lui lécher les mains pour l'assurer de sa fidélité.

Karo et Leni avaient toujours été inséparables et le chien qui avait l'habitude de suivre tous les pas de sa jeune maîtresse lui était profondément attaché avec cette affection émouvante qui est si merveilleuse en ces animaux.

Mais à présent Leni ne pouvait faire autrement que de l'abandonner. Il y avait encore une demie heure à attendre avant l'arrivée du train et la jeune fille décida de retourner avec le chien sur la grande route.

Le bras tendu dans la direction du village où se trouvait la maison de père, elle ordonna :

— Va Karo, va, retourne à la maison !

Le chien leva une patte vers elle et lui adressa un regard suppliant, comme pour dire :

— Ne me renvoie pas ; garde-moi avec toi !

Mais Leni secoua la tête et se mit à caresser l'animal avec les yeux pleins de larmes.

— Ce n'est pas possible, mon bon Karo, nous devons être raisonnables ; je ne puis t'emmener, il faut retourner vers ton maître.

Elle prit le chien par le collier et le traîna un peu, dans la direction de la maison.

L'air triste, la tête baissée, Karo obéit et quand Leni s'arrêta il continua seul sa route ; de temps en temps, il s'arrêtait et se tournait pour regarder la jeune fille, mais celle-ci répétait :

— Va, Karo, va !

Et, résigné, il continuait à courir...

Quand Leni fut bien convaincu que le chien, maintenant, rentrerait à la maison et qu'il ne tenterait pas de l'accompagner, elle rentra dans la gare.

Le train arrivait juste à ce moment ; elle monta dans un wagon et s'assit dans un angle du compartiment ; elle était très lasse et les émotions de la journée, de même que le long trajet, l'avaient complètement épuisée. Elle espérait pouvoir dormir jusqu'à la frontière, pour se sentir plus forte et passer la frontière durant la nuit, à la faveur de l'obscurité.

Le train se mit en marche et une seule pensée occupa alors l'esprit de la jeune fille : « maintenant, je pars pour l'étranger, je quitte ma patrie pour aller à la recherche de mon bonheur... »

Mais, soudain, elle sursauta, épouvanté : elle avait entendu distinctement sur la plate-forme du wagon l'aboïement d'un chien.

Elle se dressa d'un bond et courut à la porte.

Comme elle l'avait crain, Karo l'avait suivie.

Dès que la portière fut ouverte, l'animal se jeta sur elle en aboyant avec joie ; la fidélité de cet animal était vraiment émouvante ; comment aurait-elle eu le courage de le chasser ?...

— Peut-être est-ce le Destin qui veut que tu m'accompagne, murmura-t-elle. Reste donc ! Je t'aime trop pour avoir le courage de te jeter dehors, sans me préoccuper de ce qui t'arriverait .

Elle s'assit de nouveau dans l'angle du compartiment ; Karo se coucha à ses pieds et elle se sentit, soudain, l'âme plus calme, plus tranquille....

Elle n'était plus seule ; Karo était pour elle un ami qui, en toute occasion, saurait la défendre et la protéger contre n'importe quel péril.

Elle s'endormit sous la garde du chien ; il restait près d'elle comme s'il avait compris que son voisinage donnait du courage à la jeune fille.

Ils arrivèrent enfin à la station où la Leni avait décidé de descendre.

La station-frontière était un peu éloignée du village. Lentement, tranquille en apparence, Leni se mit en chemin sur la grande route.

Elle désirait atteindre au plus tôt le terme de son voyage et elle étouffait dans son cœur l'anxiété que faisait naître en elle la pensée des difficultés qui l'attendaient.

Ce ne serait que lorsque serait tombée la nuit, qu'elle tenterait de passer la frontière, car l'obscurité, alors, la protégerait à se soustraire à la vigilance des douaniers.

Mais où et comment passerait-elle la journée ?..

Le cœur palpitant de crainte, elle traversa le petit village.

Jusqu'alors, sa vie avait été plate, monotone, sans secousses, et, à l'improviste, elle se voyait jetée dans le grand tourbillon, où il fallait lutter pour ne pas se laisser entraîner.

Mais désormais, elle ne pouvait pas se repentir de ce qu'elle avait fait, il lui fallait continuer ce qu'elle avait entrepris et c'était un grand sacrifice qu'elle faisait pour l'homme qu'elle aimait...

Instinctivement, elle tenait serrée dans sa main la dernière lettre qu'elle avait reçue de Fritz et qu'elle avait emportée dans la poche de son manteau.

Sa nostalgie était toujours plus forte et elle pensait que son bonheur serait bien grand quand, enfin, elle pourrait rejoindre Fritz ; sa joie serait alors trop grande... et ses parents eux-mêmes, en la voyant si heureuse, ne pourraient lui refuser leur bénédiction.

Ainsi, plongée dans ses pensées, elle avait traversé le village, sans oser s'arrêter, malgré la faim et la soif qui commençaient à la torturer ; dans sa hâte de partir elle n'avait pas songé à emporter des vivres pour le voyage et, maintenant, elle avait peur d'entrer dans une auberge, car elle avait très peur d'y rencontrer quelqu'un

qui put la reconnaître.

Elle allait ainsi, marchant sans s'arrêter, sous le soleil cuisant, tandis que sa soif et sa faim augmentaient sans cesse.

Le fidèle Karo lui-même souffrait de la soif ; sa langue pendait hors de sa gueule.

Vaincue par la fatigue, Leni s'arrêta tout à coup et elle se laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit, sur une borne.

— Oui, oui, mon bon Karo, ce n'est vraiment pas aussi simple que je me l'imaginai, dit-elle en caressant la tête de l'animal qui fixait sur elle ses yeux intelligents. Mais on n'y peut rien et il n'est pas question de retourner en arrière.

Enfin, elle se releva et se mit à marcher en hâtant le pas ; mais elle sentait ses forces lui manquer et, quand, au milieu de la forêt, elle rencontra une petite auberge, elle se décida à s'arrêter.

Elle fit un effort sur elle-même et, accompagnée de son fidèle Karo, elle entra dans « l'Auberge de la Frontière ».

Si elle n'avait pas été si fatigué, et si tourmentée par la soif et la faim, elle serait sans doute retournée sur la grande route. La salle, dans laquelle elle venait d'entrer était basse de plafond et éclairée par une seule fenêtre dont les vitres avaient été remplacées par du papier de couleur, si bien qu'il n'entraît dans cette pièce qu'une clarté diffuse qui lui donnait l'aspect d'une cave.

La jeune fille se réjouit en son cœur d'avoir Karo pour compagnon en de telles circonstances.

Elle alla s'asseoir devant une table située près de la porte.

L'aubergiste s'approcha d'elle en la regardant avec curiosité. Son visage avait une expression grossière et brutale et une large cicatrice barrait son front. Son re-

gard pénétrant se posa sur Leni avec une telle insistance que la jeune fille sentit l'épouvante la gagner et instinctivement elle posa la main sur le cou du chien, resté à ses côtés.

L'hôte s'apercevant de la peur qu'il causait, se mit à rire et, d'une voix très douce qui contrastait singulièrement avec son aspect physique, il dit :

— N'ayez pas peur de moi, Mademoiselle ; je ne mords pas !

Leni Roeder sourit et d'une voix qu'elle voulait rendre calme, elle répondit :

— Oh ! je n'ai pas peur, mais je ne suis pas du pays ; je ne connais pas les environs et je suis un peu troublée. Et puis, c'est la première fois qu'il m'arrive d'entrer seule dans une auberge.

— Je l'ai deviné tout de suite en vous voyant entrer. Que désirez-vous ?

— Quelque chose à manger...

L'aubergiste sourit avec bienveillance.

— Je vous sers tout de suite, Mademoiselle.

Il traversa la pièce, ouvrit une porte qui donnait dans la cuisine et cria :

— Servez un dîner pour une dame et préparez une pâtée pour un chien...

On entendit répondre une voix féminine, mais Leni ne comprit pas ce qu'elle disait.

L'aubergiste se dirigea ensuite vers le comptoir, remplit un verre de vin et le porta à Leni.

— Voici, mademoiselle, quelque chose qui vous donnera un peu de force.

Leni remercia et vida le verre.

L'aubergiste la regardait en souriant :

— Cela vous fait du bien ?

— Oui, je vous remercie.

— Vous venez de loin ?

— D'Auheim.

— Et qu'est-ce que vous venez faire par ici....

Leni hésita avant de répondre et, baissant les yeux elle tourna un regard interrogateur vers l'hôtelier.

Celui-ci s'était assis à côté d'elle ; la jeune fille recommençait à avoir peur et elle se sentait mal à l'aise ; enfin, il se pencha vers elle et lui dit à voix basse :

— Vous avez l'intention de passer la frontière, en cachette, n'est-ce pas ?

La jeune fille, troublée, le regarda et répéta :

— Vous avez deviné dit-elle enfin.

L'aubergiste se passa la main derrière l'oreille et hocha la tête :

— Vous savez, Mademoiselle, que c'est très dangereux ?

Les yeux de la courageuse Leni avaient une expression résolue.

— Dangereux ou non, je dois le faire, parce que je dois aller en France et me rendre à Paris.

— Mon Dieu !

— Croyez-vous que l'on puisse passer la frontière pendant la nuit ?...

— Pour une femme seule, c'est très difficile, d'autant plus que vous ne connaissez pas les chemins.

— Indiquez-les moi et je saurai attendre mon but.

— Si vous voulez échapper à la vigilance des gardes-frontière, vous devrez passer par les sentiers les plus écartés... Le contrôle est, en ce moment, plus sévère que jamais ; mais comme vous êtes une jolie fille et que vous semblez courageuse, je vous aiderai...

— Vraiment ?

— Je ne suis pas aussi sauvage que je le paraîtrais ; j'ai le cœur tendre et je ne puis voir souffrir une pauvre jeune fille, car vous souffrez, je le vois ! Je suis sûr que vous allez là-bas pour revoir votre amoureux !

Leni sourit et baissa les yeux.

— Oui, c'est pour revoir mon fiancé que je dois aller en France ; il est dans la Légion Etrangère et il a besoin que je l'aide.

L'aubergiste sourit encore, avec beaucoup de bienveillance :

— Voici quelque chose qui m'intéresse et m'émeut, parce que, moi aussi, j'ai un fils qui s'est engagé là-bas. Ayez confiance en moi, Mademoiselle. Cette nuit, il y a justement une bonne occasion de passer la frontière et si vous avez du courage, vous pouvez venir avec nous : je dois servir de guide à une bande de contrebandiers.

L'aubergiste approcha sa chaise de celle de Leni et se mit à parler avec animation, en lui expliquant ses plans.

Leni Roeder l'écoutait avec attention et son anxiété croissait, croissait toujours plus, parce que, seulement, maintenant, elle comprenait à quels périls elle s'exposait dans cette aventure.

Son cœur battait avec force et semblait l'étouffer.

Elle fermait les yeux, pensait à Fritz, à son avenir qu'il avait mis entre ses mains et elle sentait que le devoir qu'elle avait envers lui, lui ordonnait de ne pas se laisser abattre.

Fritz avait foi en elle, puisqu'il lui avait confié son sort et elle ne devait pas le décevoir.

Elle devait vaincre toutes ses terreurs, puisque le destin établi que Fritz Luders serait son mari, les pires dangers seraient surmontés et le calme succéderait à la plus épouvantable tempête...

CHAPITRE CLXII.

LES PREMIERS SUCCES

D'YVETTE LORGERE.

Amy Nabot se trouvait dans sa loge, debout devant un grand miroir et elle s'admirait avec complaisance. Elle était intimement satisfaite de son indiscutable et fascinante beauté, qui soulèverait certainement l'admiration générale.

Elle ne s'était même pas aperçue que quelqu'un avait frappé à la porte et, quand elle se retourna, elle vit celle-ci s'ouvrir devant Joseph Howorka.

— Si ponctuel, monsieur Howorka ?... Mais devrai-je tenter l'épreuve du feu, le soir même de mes débuts ?

— Oui, parce que le hasard veut que ce soir, justement, il y ait parmi les spectateurs, le directeur ministériel Von Giesel... Ne craignez rien, avec cette toilette et cette coiffure, vous êtes vraiment splendide.

Amy Nabot se tourna vers l'agent avec coquetterie, elle esquissa quelques pas de danse et demanda :

— Vous croyez vraiment que j'obtiendrai quelque succès ?

— Vous verrez !... J'en suis sûr...

— Mais je ne suis plus toute jeune !

— Vous savez bien que la majorité des hommes préfèrent la femme mûre à la petite jeune fille qui ne sait que rire et plaisanter... Le directeur Von Giesel sera certainement enthousiasmé par votre beauté et par votre danse.

— Est-il jeune ?... Ah ! quelle sottise demande ! Un directeur ministériel ne peut être qu'un homme portant sur ses épaules plusieurs dizaines d'années !

— Naturellement ! Von Giesel est un homme d'une cinquantaine d'années ; mais il est très élégant, plein de verve et il sait plaire aux femmes, avec lesquelles il est très généreux... Venez avec moi et je vous montrerai sa place, de sorte que vous puissiez diriger vos flèches sur lui...

Amy Nabot ramassa la traîne de sa robe et se dirigea vers la porte. Son rôle exigeait une toilette très longue et d'une élégance impeccable. Amy avait choisi un modèle qui dessinait admirablement ses formes et se terminait en une énorme ampleur de volants de tulle qui en dansant se soulevait dans un effet merveilleusement harmonieux et vaporeux .

Elle suivit l'agent dans le corridor qui menait à la scène. Elle devait passer en scène une des dernières, afin de laisser les spectateurs sur une bonne impression.

Ils attendirent que le comique qui était en scène eut fini son numéro, afin que le rideau baissé, ils puissent regarder dans la salle.

Howorka la guida vers un trou pratiqué dans la toile et lui montrant un coin de la salle de spectacle, il dit :

— Voyez, là, assis à la cinquième table à droite, ce monsieur, très élégant, aux favoris gris ?...

— A la cinquième table à droite ?... répéta Amy Nabot, regardant attentivement dans la salle ; ce monsieur est vêtu de noir et il joue avec son monocle qui est pendu à un ruban de soie ?...

— Oui, oui, c'est cela, confirma l'agent ; vous devriez le séduire, parce que c'est une des personnalités les plus influentes du ministère... C'est dans ses mains que passent les affaires les plus importantes et, si vous êtes habile, vous réussirez sans doute à savoir par lui ce qui nous intéresse le plus...

Amy Nabot se hâta de quitter son poste d'observation parce qu'une sonnette venait d'annoncer qu'il fallait abandonner le plateau.

Quand ils se retrouvèrent dans les coulisses, l'agent demanda :

— Vous avez compris ?

— Parfaitement.

— Si vous me le permettez, je voudrais vous donner un conseil, Madame...

— Je suis toujours reconnaissante à qui me donne de bons conseils.

— Je connais Von Giesel et je sais que la nouveauté exerce toujours un grand attrait sur lui... Il aime par dessus-tout la diversité et il est justement venu ce soir, parce qu'il sait qu'il y a de nouveaux numéros au programme.. Je vous proposerai, comme vous avez encore une bone demie heure devant vous, avant votre entrée en scène, de faire un tour dans la salle : vous pouvez faire en sorte de passer près de la table de von Giesel et lui lancer une œillade..... Je suis d'ailleurs certain de ce qu'il n'est pas nécessaire de vous donner de conseils en la matière, car votre expérience est certainement supérieure à la mienne.....

Amy Nabot laissa échapper un soupir.

— Eh bien, mettons-nous à l'œuvre, répondit-elle. Après tout, je suis venue à Vienne pour me divertir...

Elle retourna dans sa loge, se jeta sur les épaules un grand châle multicolore qui faisait ressortir encore sa merveilleuse beauté, fit un petit salut à l'agent secret qui

s'était assis dans un fauteuil et sortit.

Elle fit lentement un tour dans la salle et passa à côté de la table devant laquelle le directeur ministériel était assis... Dès qu'il la vit, il sursauta et lui adressa aussitôt une œillade pleine d'enthousiasme et d'admiration.

Amy lui sourit avec coquetterie ; elle était heureuse d'avoir déjà réussi à fasciner sa future victime.

Giesel appela un garçon pour lui demander :

— Qui est cette dame ?

— Une nouvelle artiste, Excellence.

— Quelle femme merveilleuse !... Comment s'appelle-t-elle ?

— Yvette Lorgère. Son numéro vient tout de suite..

Le directeur mit une pièce de monnaie dans la main du garçon qui s'en alla en remerciant.

Puis il prit le programme et chercha le nom de la jeune femme qui devait débiter dans un numéro de danse.

Amy était, pendant ce temps, retournée dans sa loge où Howorka l'attendait avec impatience.

Amy sourit et murmura :

— Cela va-t-il ?

— Comme dit César : « Je vins, je vis, je vainquis !... »

— Admirable ! Je vous félicite, parce que, vraiment Von Giesel doit pouvoir nous fournir les informations les plus importantes...

— Attendons la fin de la soirée, monsieur Howorka, et j'espère que vous serez content de moi..

Amy Nabot s'arrêta devant le miroir et, se poudra de nouveau les bras et les épaules.

Une sonerie retentit. C'était son tour de paraître sur le plateau.

Son cœur palpitait fortement. N'était-ce pas la première fois, depuis si longtemps, qu'elle entrait en scène ?

La sonnerie résonna de nouveau et la jeune femme quitta sa loge en toute hâte.

Elle entra en scène en dansant.

L'orchestre jouait une mazurka.

Le rideau se levait et Amy Nabot parut au milieu de la scène, dans la lumière fantastique des réflecteurs.

Elle fut accueillie par une salve d'applaudissements; alors elle se sentit comme éivrée et oublia toutes ses préoccupations. Le trac avait disparu, elle ne craignait plus rien ; elle ne savait plus qu'une chose, c'était qu'elle était belle et admirée par la foule qui était en face d'elle et qu'elle enchantait et fascinait...

Elle dansa avec une légèreté exquise, en prenant des poses extrêmement gracieuses.

La danse s'acheva.

La musique se tut.

Amy Nabot, toute souriante, s'inclinait, jetait des baisers à droite et à gauche et remerciait le public de l'enthousiasme accueil qu'il lui faisait.

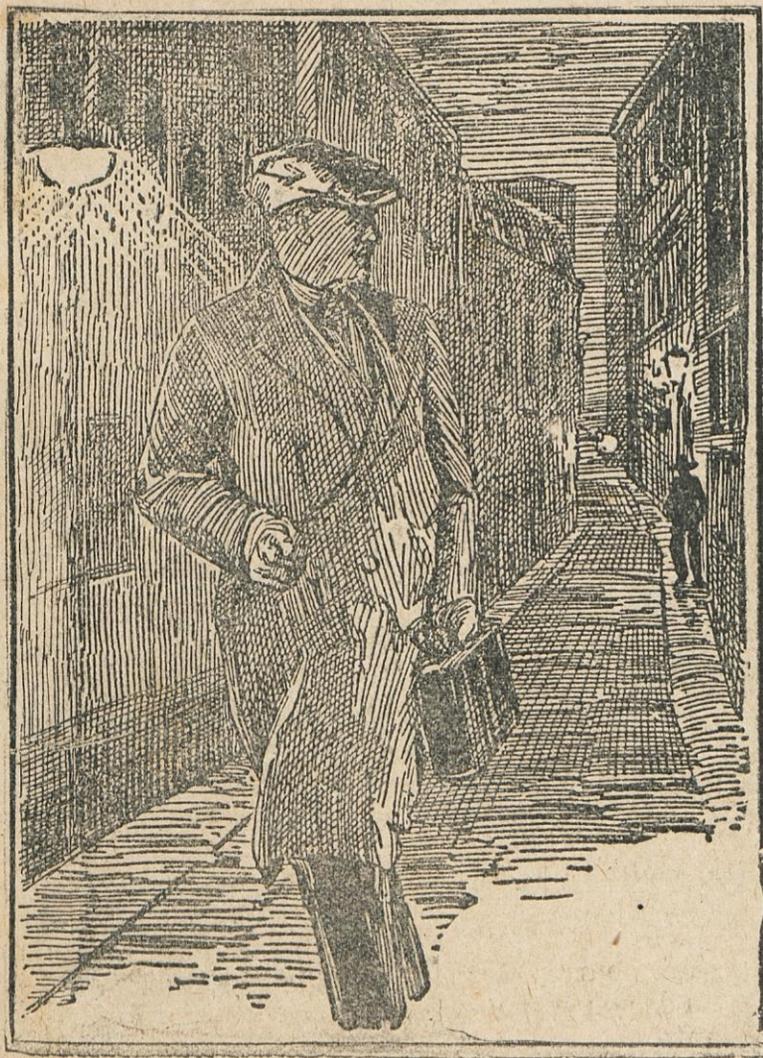
Mais, soudain, elle se souvint du véritable but de son exhibition et que, dans l'ivresse de son triomphe, elle avait à peu près oublié ; elle pensa à son rôle d'espionne qu'elle ne devait pas négliger et son regard chercha parmi les assistants celui du directeur Von Giesel. Elle le vit presque aussitôt. Il était debout et la fixait avec des yeux brillants d'enthousiasme en applaudissant frénétiquement.

Amy Nabot lui sourit et garda un instant ses yeux posés sur lui, pour bien lui faire comprendre qu'elle s'était aperçu de son enthousiasme et qu'elle lui en était reconnaissante.

Le rideau tomba.

Amy retourna en hâte dans sa loge et y trouva l'argent secret qui lui baisa la main avec passion.

— Mes félicitations ! dit-il, mes félicitations les plus



*Un seul homme marchait dans la rue ;
évidemment il le suivait. (Page 1067).*

sincères !... Votre succès a dépassé mon attente.

Amy Nabot ne s'entretint pas plus longtemps avec l'agent. Elle voulait se hâter de changer de toilette.

Quelques minutes plus tard elle reparaisait en scène, avec une robe très courte et très décolletée.

Cette fois, elle paraissait très jeune.

Elle dansa encore, recueillit des applaudissements vigoureux.

Quand son numéro fut fini, elle dut revenir sur le plateau à plusieurs reprises, pour répondre aux applaudissements et aux rappels du public qui voulait la revoir et l'admirer.

Elle remerciait avec des sourires adressant de longues œilleudes à Von Giesel comme si elle avait voulu lui dire qu'elle avait dansé pour lui, pour lui seul..

Cet homme devait être sa victime.

L'enthousiasme qu'il montrait pour elle ; les regards passionnés qu'il lui jetait démontraient clairement qu'il ne serait pas difficile à la jeune femme d'obtenir de lui amour et confiance et de l'attirer dans les filets qu'elle avait l'intention de lui tendre.

Soudain, son sourire mourut sur ses lèvres et ses yeux, pleins d'épouvante, s'arrêtèrent sur la porte d'entrée de la salle.

Elle secoua la tête, comme si elle voulait écartier un voile qui se plaçait devant ses yeux, pour se convaincre qu'elle ne rêvait pas.

Le comte Ilitsch se tenait appuyé au chambranle de la porte.

Il devait avoir assisté à la deuxième partie de son numéro ; il l'avait certainement reconnue et il voulait attirer l'attention de la jeune femme en l'applaudissant frénétiquement.

Quoi que Amy désirât sincèrement revoir le jeune homme, sa présence en cet endroit, ce soir, ne lui faisait pas plaisir.

Elle était sûre que le jeune hongrois, follement amoureux voudrait la revoir après le spectacle pour fêter avec elle la joie de leur rencontre.

Mais elle avait une autre tâche à remplir cette nuit !

Elle se retira en hâte de la scène dans l'espoir que le comte Ilitsch n'avait pas la certitude que l'artiste et sa compagne de voyage ne fussent qu'une seule et même personne.

Les applaudissements du public ne l'intéressaient plus, elle courut dans sa loge comme pour y chercher refuge.

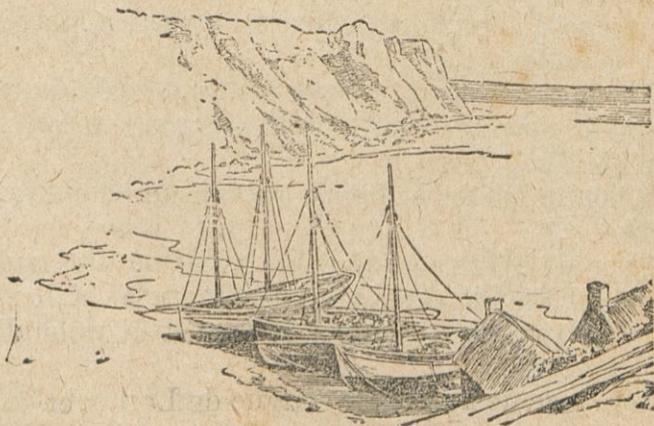
Mais elle était à peine entrée qu'elle entendait frapper à la porte.

C'était un domestique qui apportait un merveilleux bouquet de roses d'un rouge sombre.

Elle n'avait pas encore ouvert l'enveloppe qui lui avait été remise avec le bouquet, que l'on frappa de nouveau.

Amy serra les lèvres. Que devait-elle faire ?

La porte s'ouvrit et le comte Ilitsch parut sur le seuil.



CHAPITRE CLXIII.

LA SEDUCTION D'UNE NUIT
DE PRINTEMPS

Le colonel Henry et son amie Louise vivaient dans l'ivresse de leur amour comme deux malades qui entrent en convalescence.

Chaque soir, après son service, Henry se rendait auprès de la jeune veuve. Maintenant, il pouvait jouir sans contrainte de la société de sa fiancée, puisqu'Amy Nabot ne pouvait plus ni l'épier, ni le tourmenter et il était sincèrement reconnaissant au capitaine Liéné de l'avoir débarrassé de cette femme.

Depuis le jour où il avait revu Louise, il avait éprouvé pour Amy Nabot une si profonde aversion qu'il ne comprenait même plus comment il avait pu se laisser fasciner si longtemps par cette femme perverse qui s'était servie de lui pour atteindre des buts infâmes. La conscience de ce qu'il avait fait pour elle le troublait profondément et l'amertume que cet état d'âme faisait monter en lui l'empêchait de goûter pleinement la joie de son amour.

A la pensée de ne pas être digne de Louise et de son amour, il souffrait indiciblement et le remords était quel-

quefois si fort en lui qu'il l'amenait à s'arracher au doux tête-à-tête avec celle qu'il aimait, pour errer pendant des nuits entières dans les rues désertes, en lutte avec ses pensées, avec sa conscience et son cœur.

Il était devenu pâle et maigre et il se torturait jour et nuit sans réussir à échapper à sa peine.

Il reconnaissait qu'il était lui-même l'auteur de son destin et que rien ne pouvait le sauver.

Même aujourd'hui, malgré les tendres attentions de Louise, il ne parvenait pas à se libérer de ces terribles pensées.

Il était assis dans un fauteuil devant la cheminée et il contemplait la charmante femme qui préparait le thé.

Elle avait rempli une tasse et la lui tendait avec un doux sourire.

— Comme tu es taciturne aujourd'hui, fit-elle

— Tu crois ?

— Oui, il me semble que tu n'as pas envie de parler...

Tu as des ennuis au bureau ?

— Ne me demande rien, chérie...

Elle se pencha vers lui, lui prit la tête entre ses mains et le regarda dans les yeux.

— Henry, notre amour nous unit, nous sommes un seul être et je voudrais partager avec toi tes joies et tes peines... Je t'en supplie, ne me cache rien et dis-moi ce qui te pèse sur le cœur...

Le colonel secoua la tête :

— Non, ces heures sont trop belles, trop précieuses pour les gâcher.

— Alors, essaie de chasser ces vilains nuages qui pèsent sur ton esprit... Je veux te faire sourire et te donner un peu de joie.

Elle ouvrit la piano et se mit à chercher dans ses cahiers de musique. Henry, qui l'avait suivie, alluma

les bougies, puis alla se rasseoir. Il avait appuyé les coudes sur les bras du fauteuil et il laissa tomber sa tête dans ses mains pour écouter Louise qui chantait.

Par la fenêtre ouverte de la véranda, donnant sur le jardin, entrait l'air tiède du soir printanier, mêlé au parfum de la terre et des fleurs.

Louise laissa tomber ses mains sur les genoux et resta silencieuse.

Henry se leva, pour s'approcher d'elle lentement ; il lui caressa les cheveux et appuya ses lèvres sur son front. Il aimait Louise et il adorait ses cheveux qui étaient doux comme de la soie ; il aimait sa chair pâle et ses grands yeux profonds qui luisaient comme deux étoiles.

Plein d'extase, de joie et de désir, il la serra entre ses bras :

— Louise, comment pourrai-je vivre encore sans toi ?..

Elle sourit et se serra contre lui.

— Tu ne vivras pas sans moi, puisque je suis à toi, toute à toi...

L'officier la serra encore plus étroitement sur son cœur.

— J'ai peur.....

— Peur de quoi ?

— Peur de te perdre...

— Henry !... Comment de telles pensées peuvent-elles naître en ton esprit ?

Henry ne répondit pas, il éteignit les bougies et ils restèrent plongés dans l'obscurité. Il se tut un instant puis se laissa glisser aux pieds de la jeune femme et posa sa tête sur ses genoux. Elle lui caressa doucement la joue en murmurant :

— Je t'aime tant, tant... ne le sens-tu pas ?

— Oui... oui...

— Comment craindre alors de me perdre ? Deux

êtres qui s'aiment d'un tel amour, peuvent-ils être séparés l'un de l'autre ?...

Henry se leva, embrassa Louise avec passion et obéissant à la voix qui, depuis tant de jours, lui martellait le cerveau et le cœur, il dit :

— Si je ne méritais pas ton amour, Louise ?... Si je n'en étais pas digne, que ferais-tu ?

— Robert, que dis-tu là ?... Comment peux-tu parler ainsi, toi qui a su, de simple soldat devenir officier et mériter le poste que tu occupes, estimé et envié de tous...

— Je ne fais qu'une supposition, Louise, suppose que j'aie commis une sottise... par exemple, que je me sois laissé entraîner par une femme.. que, pour cette femme, j'ai commis une mauvaise action...

Louise secoua la tête et continua de rire.

— Henry, tu ne pourrais pas réellement commettre une mauvaise action...

— Et si je l'avais fait, dis-moi, Louise, que dirais-tu ?... Me repousserais-tu, parce que je t'inspirerais de l'horreur, aurais-tu honte de ton amour ?...

Ils se turent tous deux. Louise réfléchissait, le regard perdu dans le vide, tandis qu'Henry l'observait avec inquiétude, le cœur battant, pensant que son bonheur et sa vie dépendait de la réponse de la jeune femme.

Quelques instants s'écoulèrent, puis elle prit la tête d'Henry entre ses mains et, posant ses yeux sur les siens, d'une voix lente et profonde, elle prononça :

— Je t'aime tant, Henry, je t'aime tant !... Si vraiment, tu avais commis une telle faute... Louise hésita un instant et Henry trembla de peur, car il ne pouvait plus supporter davantage l'incertitude angoissante qui le dévorait.

— Alors, Louise, alors ?...

— Même alors, je ne t'abandonnerai pas, mon amour..

— Louise, que dis-tu, est-ce possible ?

— Oui, parce que l'amour peut tout comprendre et tout pardonner... L'amour aide à supporter ce qu'impose le destin, la joie et la douleur. Vois Henry, quand deux êtres sont éprouvés par la douleur et savent lutter ensemble et supporter courageusement l'adversité pour l'amour l'un de l'autre, je suis sûre que leurs cœurs ne se détacheront jamais plus puisque c'est la plus grande épreuve d'amour qui les unit.

Henry avait laissé sa tête sur les genoux de Louise. Il n'osait la regarder en face et il se sentait humilié de devoir lui avouer la faute qui pesait sur son cœur ; mais c'était un poids trop lourd que sa conscience ne pouvait plus supporter et seule une confession complète pouvait lui rendre la paix de l'âme.

Il valait mieux désillusionner Louise tout de suite, en se montrant à elle tel qu'il était véritablement, plutôt que de briser plus tard un bonheur basé sur le mensonge.

Dans son cœur, il y avait encore un espoir : celui de voir la femme aimée comprendre et pardonner.

Il lui prit les mains, les baisa avec amour et respect puis il prononça :

— Ecoute, Louise... Tu dois savoir quel est le tourment de mon cœur..

— Henry as-tu vraiment quelque chose à avouer ?

— Oui, ma chérie... Je ne suis pas digne de l'estime que tu as pour moi... Je suis un traître.

Louise le considéra avec des yeux égarés.

— Non, Henry, non, ce n'est pas possible :..

— Oui, Louise, je ne mérite pas ton amour, pas même ton estime, tu dois savoir ce que j'ai fait... C'est une vulgaire une indigne trahison, un faux..

Et il raconta tout ; il confessa sa faute sans rien cacher, s'accusant, disant qu'il était le seul vrai coupable,

même si Amy Nabot l'avait entraîné, alors qu'il était ivre et amoureux d'elle, à commettre cette trahison, pour satisfaire sa haine inextinguible contre Alfred Dreyfus.

Il termina son récit d'une voix étouffée :

— D'un jour à l'autre, la catastrophe peut venir ; je devrais alors abandonner le service, briser ma carrière... Ah ! c'est une terrible chose à laquelle je n'ai même pas le courage de penser !... Que deviendrais-je ?

Louise le regardait avec un air étonné ; elle était épouvantée ; son visage était devenu d'une pâleur cadavérique ; ses mains tremblaient, l'expression de ses yeux disait clairement combien son cœur saignait.

Elle se pencha sur Henry et avec un geste de douceur infinie, elle lui caressa le front.

— Non, non, Henry ; tout n'est pas encore perdu ; tu dois chercher à réparer.

— Il est trop tard, Louise, murmura Henry en étouffant un sanglot. Si cela était possible, je t'assure que je l'aurais déjà fait, mais la faute est comme une boule de neige qui grossit toujours. Si j'avouais maintenant que c'est moi qui ai falsifié les documents, je devrais comparaître devant le Conseil de Guerre et je serais condamné au bagne, à la place du capitaine Dreyfus ; je devrais me séparer de toi, Louise, et cela, c'est une chose que je ne pourrais supporter... Je préfère mourir !

— Tais-toi, tais-toi, ne dis pas cela Henry ; je ne veux pas que tu parles ainsi...

Henry serra la jeune femme dans ses bras et s'exclama d'une voix rauque d'émotion :

— Tu ne sais pas, Louise, ce que tu es pour moi ; puisque tu ne peux t'imaginer combien ma vie était vide avant que je ne te retrouve... Aujourd'hui, tu es tout... Tu es comme l'air, comme le soleil qui donne la vie... J'ai besoin de toi et je ne puis plus vivre seul...

— M'aimes-tu véritablement tant, Henry ?...

— Ne le sens-tu pas ? J'étais un misérable, un pauvre naufragé réduit au désespoir, j'étais descendu dans la boue, dans le déshonneur ; j'étais entraîné par une malheureuse passion... Je vivais dans l'erreur et je n'avais plus de volonté propre ; je ne connaissais plus la joie qu'il y a à vivre...

— Je t'ai retrouvée et, tout à coup, j'ai compris combien ma vie était abjecte, comment je devais me sauver !... J'ai eu la nostalgie de ce grand bonheur et de cette sérénité qui n'est possible que lorsqu'un homme peut donner son amour à une femme pure... Louise, je t'en prie, je t'en conjure, aie pitié de moi... Pardonne-moi... Ne me repousse pas !...

Elle ferma les yeux, tandis que, sur son visage, s'étendait une expression de douleur infinie.

— Henry, quelle terrible épreuve ! murmura-t-elle.

— Louise, ne m'as-tu pas dit toi-même que c'est dans la lutte et dans la douleur qu'on connaît la grandeur de l'amour... Je t'en supplie, Louise, ne me chasse pas...

Elle le considéra avec un air préoccupé et à voix très basse, comme si son cœur lui-même parlait, elle murmura :

— Je t'aime, je t'aime tant Henry !

— Et tu me pardonneras ?

Elle prit ses mains dans les siennes, et, le fixant dans les yeux, elle répéta :

— Henry, je t'aime, par-dessus tout au monde...

— Louise... ma Louise !

Il la serra entre ses bras, l'embrassa sur la bouche et n'eut pas honte des larmes qui jaillissaient de ses yeux et lui inondaient le visage. La voix tremblante d'émotion, il s'exclama :

— Enfin, enfin, mon cœur est délivré d'un poids énorme ! Ma douce Louise, ma chérie, comment pourrai-

je te dire ma reconnaissance, comment pourrai-je te remercier de ne pas m'avoir repoussé de ne pas me laisser tomber dans un abîme d'où je n'aurai jamais pu sortir ?... J'étais épouvanté à la pensée de cette heure, je croyais que mon aveu t'aurait éloignée de moi pour toujours...

— Comment pouvais-tu penser une pareille chose ?

Henry courba le dos :

— Tu me vois aujourd'hui sous une lumière bien différente de celle dans laquelle je t'apparaisais avant... Je ne suis plus celui que tu as aimé...

Louise l'interrompt.

— Mon Henry je crois que tu ne sais pas combien peut être grand l'amour d'une femme... Mon amour peut tout comprendre et tout pardonner et si tous se déchaînaient contre toi... Je te défendrai, même si cela devait me coûter la vie...

Emu par cette phrase qui disait la grandeur de l'amour de Louise, Henry tomba à ses genoux et cacha son visage entre les mains de la jeune femme en murmurant :

— Je ne mérite pas un tel amour...

— Tu ne dois plus t'accuser, tu ne dois plus penser au mal, puisque, sans aucun doute, cela a été voulu par le destin, qui a voulu te faire comprendre combien est grand le bonheur du véritable et unique amour !

— Tu seras toujours mienne ; tu me seras fidèle ?

— Oui, mon Henry, je ne t'abandonnerai jamais...

Ils s'embrassèrent encore, Henry ne pouvait plus se détacher d'elle et, toujours, il lui semblait que les paroles étaient insuffisantes pour exprimer la grandeur de sa reconnaissance...

Enfin, elle se détacha de lui et demanda :

— Et comment vois-tu notre avenir ?

Henry la regarda avec étonnement sans comprendre ce que signifiaient ces paroles :

— Que veux-tu dire ?

— Ne vaudrait-il pas mieux que nous quittions la France ?

— Nous en aller ?

— Oui, parce qu'alors tu serais en sécurité et personne ne pourrait plus te demander de comptes pour ce que tu as fait... Tu donnerais ta démission et nous irions vivre en Suisse ou en Allemagne où nous pourrions jouir de notre amour et de notre bonheur, sans craindre la catastrophe.

Henry serra les dents et, involontairement, il fronça les sourcils.

— Non, Louise, dit-il, non, il ne faut pas me demander cela : dit-il ?

— Pourquoi non ?

— Parce que j'aime ma carrière plus que tout au monde et que jamais je ne pourrai renoncer à porter l'uniforme...

— Alors tu vivras toujours dans l'angoisse, dans l'atroce épouvante d'être un jour, découvert et dénoncé.

— Oui...

Elle secoua la tête :

— Mais, Henry, pourquoi ?

Henry l'interrompit :

— Louise, si, vraiment, tu m'aimes, tu dois me comprendre... Depuis ma jeunesse, je suis habitué à accomplir mon service et je ne pourrai rester un seul jour sans le faire ; ce serait pour moi une véritable honte de n'être que le mari de ma femme, une espèce de prince consort ! Tu ne peux attendre cela de moi... Si, vraiment, tu m'aimes, si vraiment, tu te sens liée à ma vie, tu dois avoir le courage de me suivre dans la voie qui m'est imposée, de me donner la main pour que nous continuions notre route ensemble ; tu dois être prête à partager avec moi tout ce que le destin pourra m'imposer, fut ce le déshonneur

même... Tu dois beaucoup réfléchir avant d'accepter de partager ma vie qui sera pleine de dangers...

Louise le regarda sérieusement, puis elle répliqua :

— Le bonheur n'est jamais complet, Henry... Il y a toujours la goutte d'amertume qui empoisonne la joie et cela est même une nécessité de la vie, car autrement les hommes auraient trop d'orgueil...

— Tu me resteras donc fidèle et tu partageras mon destin ?

— Oui, Henry.

— Je te remercie, mon amour !

Ils s'embrassèrent encore longuement et ils auraient voulu tous deux ne jamais se séparer.

Une nouvelle et très douce ivresse les enveloppait ; c'était le printemps et, dans leurs cœurs, naissaient des sentiments plus forts et plus intenses que ceux qui, jusqu'alors, avaient bercé leur passion. Ils restèrent ainsi dans l'obscurité, les mains dans les mains, échangeant mille tendresses, émus, comme si vraiment, ils venaient à peine de se rencontrer...

Quand ils se séparèrent, l'aube naissait.

Louise serra encore fortement les mains d'Henry et le fixant dans les yeux, il s'exclama :

— Promets-moi, Henry, de ne plus retomber dans la même faute que celle que tu as commise.

— Mais Louise, comment peux-tu penser une pareille chose ?

— Je ne sais pas, mais j'éprouve une étrange anxiété et je crains que tu ne sois tenté de commettre une faute nouvelle pour masquer la première.

— Non, non, tu ne dois pas craindre cela... Je n'oserai jamais plus te regarder en face si j'étais encore capable de commettre une telle infamie...

— Donne-moi ta parole, Henry...

Henry fut impressionné par le ton sur lequel elle

avait prononcé ces paroles.

— Je te donne ma parole, dit-il en étendant solennellement la main.

— Maintenant, je suis sûre, Henry, que tu ne manqueras pas à la parole que tu viens de me donner et si tu le faisais... mon amour périrait pour toujours...

Elle soupira.

CHAPITRE CLXIV

CHACUN SON TOUR...

La visite de Mathieu Dreyfus avait laissé du Paty dans un état d'âme tel que rien ne parvenait à lui rendre la tranquillité. Son esprit se débattait en mille hypothèses plus angoissantes les unes que les autres et il craignait de se voir obligé, d'un instant à l'autre, à prendre ses responsabilités... C'était en vain qu'il cherchait à se distraire en passant les nuits en joyeuse compagnie, aucun plaisir ne parvenait plus à l'étourdir.

Il remettait de jour en jour la visite qu'il devait faire à Lucie Dreyfus pour lui présenter ses excuses et il se décida enfin à y renoncer et à déposer sa dénonciation contre elle.

Il lui semblait que c'était l'unique moyen d'intimider la jeune femme vers laquelle, malgré tout, il se sentait toujours entraîné par une irrésistible passion. Même quand il serrait dans ses bras les femmes qu'il rencontrait dans les cabarets de nuit, c'était toujours vers Lucie que revenaient ses pensées...

La déception qu'il avait éprouvée avait changé son amour ardent en une haine impitoyable.

Il avait à peine remis au Tribunal Civil sa plainte contre Lucie que, déjà, il s'en repentait ; mais il n'osa pas la retirer et il devait désormais attendre le résultat de cette démarche.

Un matin, tandis qu'il s'habillait, son valet de chambre lui apporta une lettre.

C'était un message officiel l'invitant à fournir des preuves pour étayer la plainte qu'il avait déposée contre Madame Dreyfus. On lui apprenait en même temps que le défenseur de Lucie, Maître Laborie, avait à son tour déposé une plainte contre lui.

Le commandant fut atterré par cette nouvelle qui lui parut très grave.

Dans son esprit, une foule de pensées se bousculaient, dans un tel chaos qu'il ne parvenait plus à avoir une vision précise des difficultés dans lesquelles il se trouvait.

Une plainte contre lui !...

Il comprit tout à coup combien il s'était trompé en croyant que Madame Dreyfus était une pauvre créature qu'il pourrait intimider ; Lucie lui donnait des preuves de son courage et se déchaînait contre lui.

Comment pouvait-il encore se tirer de cette situation ? Il n'avait jamais reçu l'ordre de faire une enquête sur la tentative d'évasion d'Alfred Dreyfus et c'était de sa propre inspiration qu'il avait entrepris des recherches. Celles-ci n'avaient du reste donné aucun résultat.

Comment pourrait-il apporter la preuve de ce qu'il avait affirmé ?

Cette pensée le fit trembler ; il sentait son sang se glacer dans ses veines et il se maudissait de s'être laissé entraîner en une aussi déplaisante et périlleuse aventure.